

# Polynésie, paparazzi et autres soucis

*ou comment j'ai cru que les ennuis resteraient à Paris*

© Christilla Royer, 2022.

Édité par Christilla Royer

51100 REIMS

Correctrice : ©Florence Chevalier  
Design couverture : ©ManyDesign

ISBN : 979-10-359-9864-6  
Dépôt légal : Avril 2023

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Polynésie, paparazzi et autres soucis

*ou comment j'ai cru que les ennuis resteraient à Paris*

Christilla Royer



# Chapitre 1

J'avais passé une année merdique. Et encore, merdique n'était pas un terme suffisant pour qualifier tout ce que j'avais traversé.

Pour commencer, j'avais divorcé. J'avais donc, par la force des choses, puisé dans la quasi-totalité de mes économies pour payer les frais de procédure et la caution de l'appartement de quarante-cinq mètres carrés dans lequel j'avais emménagé. J'avais également dû racheter un minimum de mobilier afin de faire de ce trois pièces un endroit cosy et accueillant pour moi, mais surtout pour Arya, que je ne voyais plus désormais qu'une semaine sur deux et la moitié des vacances scolaires.

Alors bon, étant donné que j'avais les nerfs à vif en ce début d'année, j'avais commis une *légère* étourderie au travail, qui avait bien failli nous coûter l'un de nos plus importants fournisseurs. Bilan : mise à pied disciplinaire. Je devais, semblait-il, me considérer comme chanceuse, car j'aurais pu être licenciée. Apparemment, ma situation personnelle avait constitué des circonstances plus qu'atténuantes dans le choix de ma sanction.

Et comme si cela n'était pas suffisant, il y avait eu la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase de mes déboires. J'avais appris que Bertrand, mon ex-mari, partait deux semaines à Bali avec mon petit bouchon de sept ans ainsi que Lucia, la briseuse de ménage, la voleuse de famille, la *killense* de mes économies. Personnellement, je la surnommais « la *bitch* ». Je sais, c'était complètement puéril, mais

ça me permettait d'oublier, pendant un instant, qu'elle pouvait être une femme sympa, tombée amoureuse d'un homme marié.

Savoir que ma petite puce allait passer des vacances à l'étranger avec sa... *inspire, expire, inspire, expire*... belle-mère, c'était plus que je ne pouvais supporter. Alors, j'avais fait quelque chose d'idiot. De vraiment déraisonnable. J'avais poussé la porte de la première agence de voyages que j'avais trouvée sur mon chemin et j'avais claqué tout ce qu'il me restait pour m'offrir LE séjour d'une vie : je partais trois semaines en Polynésie française dans un complexe hôtelier luxueux où je comptais me la jouer « *all inclusive* ». Cette destination, j'en avais toujours rêvé. Bertrand et moi étions même supposés nous y envoler pour notre voyage de noces. Mais j'étais tombée enceinte un mois seulement après notre mariage et mon ex m'avait convaincue de reporter, pour mon bien et celui de notre bébé. Je me souvenais mot pour mot de ce qu'il m'avait dit : « Ce n'est que partie remise, je te le promets, Alicia. » Puis le quotidien avait pris le dessus et la promesse de mon cher époux avait fini par sombrer dans l'oubli.

Voilà pourquoi, quand la conseillère de l'agence m'avait questionnée sur mes attentes, j'avais, sans l'ombre d'une hésitation, cité cette région de l'Océanie. Foutu pour foutu, autant que je noie mon chagrin dans le bleu magique du lagon de Bora Bora (ou « Bora », pour les intimes), que je sirote des cocktails bourrés d'alcool au bord de la piscine de l'hôtel ou, si j'avais envie d'être seule, sur la terrasse de ma suite avec vue. Tous les voyants étaient au vert pour que ce séjour soit inoubliable, autant que mon compte en banque était dans le rouge. J'avais un besoin urgent de m'accorder du bon temps pour stopper cette descente aux enfers, cette vague diabolique sur laquelle je surfais depuis maintenant dix mois. J'étais surtout vexée comme un pou – et blessée – que Lucia ait le droit à son voyage idyllique, elle ! Puisqu'il en était ainsi, j'allais m'offrir le mien. Nul besoin d'un homme pour réaliser mes rêves !

Ce fut donc débordante d'énergie, armée d'un large sourire sur les lèvres et le cœur léger que je saluai le charmant steward d'Air Tahiti Nui qui m'accueillit à bord en m'offrant une fleur de tiaré. Je la portai à mon nez pour humer son odeur si parfumée tout en le remerciant pour ce geste annonciateur d'un séjour parfait. J'aurais pu pousser le vice à me payer un billet en classe Premium, voire Business, mais le billet normal m'ayant coûté un bras, j'avais choisi de sauver l'autre.

Je fonçai donc droit devant moi à la recherche de la place 27L, priant intérieurement pour être assise à côté d'un gentleman célibataire et sexy. Lorsque j'entendis une mère excédée hurler sur ses enfants, je revis finalement mes prétentions à la baisse. Être entourée de personnes silencieuses serait déjà un bon point.

Perdue dans mes pensées, je mis quelques secondes avant de réaliser que quelqu'un me regardait, l'air surpris.

*Pincez-moi, je rêve.*

— Madame Desjardins ! Ça alors, c'est incroyable de vous retrouver ici !

*Incroyable n'est pas le mot qui me vient, là, tout de suite. Grrr.*

— Monsieur Castel...

Mon cœur battit la chamade, et je commençai à avoir une suee. Je me demandai ce que j'avais fait pour mériter la présence de cet homme – qui me faisait systématiquement perdre tous mes moyens – sur la route de mon jardin d'Éden. Habiter dans le même quartier et se retrouver par hasard dans le même avion pour traverser l'Atlantique, c'était défier les lois de la probabilité. Je partais à l'autre bout du monde pour échapper à mon quotidien, et voilà qu'il m'avait déjà rattrapée sur le tarmac ! Je ne rêvais pourtant que d'une chose : couper tout lien avec ma vie désastreuse. Ça commençait mal. Pourquoi fallait-il en plus que ça tombe sur lui ? Chaque fois que je le croisais, je me mettais à bafouiller. Il m'intimidait, et je ne m'expliquais pas pourquoi. Peut-être était-ce dû à son physique avantageux, avec ses yeux si noirs qu'ils

vous transperçaient d'un seul regard et ses cheveux bruns coiffés négligemment qui lui donnaient un petit côté voyou irrésistible. Il avait un sourire à faire fondre la calotte glacière et une fossette qui creusait sa joue gauche. Quant à son corps, *mamma mia*... Sa musculature était fine et athlétique. Mais ce n'était pas tout. Il y avait aussi ce qu'il dégageait. Il était solaire et sûr de lui. J'étais tout son contraire – invisible et manquant cruellement de confiance en moi.

— Vous partez à L.A. ou à Tahiti ? m'interrogea-t-il à voix basse.

— Tahiti.

J'avais répondu de la manière la plus concise possible, pour rejoindre ma place au plus vite.

— Pareil ! s'exclama-t-il, amusé par cette coïncidence. Je vais faire de la plongée, d'abord sur Bora. Et vous ?

*Putain. Année merdique. Jusqu'au bout.*

— Je vais à Bora également.

— Le monde est vraiment petit.

Oui, le monde était petit. Et un chouïa pervers.

— Je... Je dois y aller, bredouillai-je en lui montrant l'embouteillage en passe de se créer pendant que je lui faisais la causette.

J'entendis les chuchotements des passagers bloqués derrière moi. Car évidemment, ils l'avaient tous reconnu. Une célébrité dans l'avion, au milieu de monsieur et madame Tout-le-Monde, ne passait pas inaperçue. Je sentis sur moi les regards inquisiteurs des inconnus qui me suivaient. Ils se demandaient probablement comment je connaissais l'acteur montant du cinéma français. La réponse à cette question était simple : sa fille était inscrite dans la même école qu'Arya. La première fois que j'avais vue James Castel remontait à bientôt un an. C'était le jour de la rentrée de nos enfants en CP. J'avais d'abord cru à un sosie, persuadée pour je ne sais quelle raison obscure que les acteurs n'inscrivaient pas



leurs enfants dans le public. Et puis, lorsque j'avais lu le nom qui précédait celui d'Arya dans la liste des élèves de CP1 – Ellie Castel –, j'avais compris que je faisais erreur. Depuis, je rougissais dès que nous nous croisions.

— Oui, bien sûr. Eh bien, bon vol ! me souhaita-t-il avec un sourire éclatant.

— Bon vol à vous aussi, marmonnai-je tandis qu'il s'éloignait dans la direction opposée à la mienne.

*Évidemment, il ne voyage pas en classe économique, lui.*

Les mains moites et les jambes tremblantes, je me remis rapidement en marche, agacée par l'effet qu'il produisait sur moi.

*Non, mais, on dirait une ado qui vit ses premiers émois ! Ressaisis-toi !*

Reprenant peu à peu mon souffle, je décrétai qu'il était hors de question que la présence de James Castel, que je connaissais à peine et que je ne reverrais sans doute pas durant mon séjour, bouffe mon énergie et mon positivisme. C'étaient mes vacances, et cette petite contrariété de rien du tout ne les gâcherait pas.

Mon entrain fut mis à rude épreuve pendant la première partie du voyage, celle qui me conduirait jusqu'à l'escalate à Los Angeles. J'avais presque hésité à glisser un billet dans la main d'une hôtesse pour pouvoir m'installer ailleurs, mais puisque le chef de cabine nous avait informés que l'avion était complet, j'avais aussitôt remis mon idée au placard. Je dus donc supporter les nombreux déplacements de mon voisin de droite, celui assis côté hublot, qui ne se gênait pas pour me réveiller d'un coup de coude quand, par chance, je m'assoupissais.

« Excusez-moi, j'aimerais passer, s'il vous plaît. »

« Oups, je vous ai réveillée. Désolé. »

« C'est encore moi, j'ai besoin de me dégourdir les jambes. »

Je dus également subir les coups de pied incessants de l'enfant placé juste derrière moi. Au prix d'un gros effort (j'étais de nature

à ne jamais oser dire quoi que ce soit), j'eus le courage de me retourner et de lui demander poliment d'arrêter. Cela marcha cinq minutes.

Je connus le pire lorsque l'un des passagers de la rangée de devant se mit à vomir par jets sur l'écran qui diffusait *Moana*<sup>1</sup>, tout en cherchant à la hâte le sac en papier en principe destiné à cet usage. En quelques secondes, la cabine ne sentait plus du tout le tiaré.

— Han, ça pue ! lâcha le petit garçon dont j'avais envie d'attacher les genoux aux accoudoirs.

— Burp.

— Erk.

— Bouac.

L'odeur était si nauséabonde que quelques personnes furent à leur tour malades. Lorsque monsieur Hublot commença à avoir des haut-le-cœur alarmants, j'enjambai la passagère à ma gauche pour fuir le danger imminent.

Il fallut près d'une heure pour que la situation revienne à la normale et que l'odeur soit maîtrisée par l'équipage de bord. Je restai à l'écart pendant ce temps, compatissant en voyant la voisine de Vomito en larmes, les cheveux recouverts des vestiges du petit déjeuner de ce dernier. L'écran n'avait donc pas été sa seule victime.

*Quelle poisse ! J'espère que ce vol n'est pas un avant-goût de ce qui m'attend en Polynésie...*

Je pensai alors à James Castel, l'imaginant en train de siroter une coupe de champagne dans le cocon de la classe Poerava Business. Un prospectus m'avait presque fait baver d'envie : système de renouvellement de l'air, capteurs anti-turbulences, siège convertible en lit et équipé d'un surmatelas pour un confort maximum, grand duvet épais, coussin moelleux frais et luxueuse trousse d'accessoires...

---

<sup>1</sup> *Moana* est le titre original du film. En métropole, le titre est *Vaiana : la légende du bout du monde*.

Il n'avait pas les genoux au niveau du ventre, lui.

« La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles<sup>2</sup> », récitai-je intérieurement pour arrêter de penser à ce que certains avaient de mieux que moi, au lieu de savourer la chance que j'avais. À ma décharge, la séance de vomissement collectif incitait vraiment à envier les passagers situés à l'avant de l'appareil.

Lorsque le premier repas fut servi, nous jetâmes tous des œillades inquiètes vers Vomito, qui avait un sacré coup de fourchette. Dans nos yeux, nous pouvions lire à l'unanimité que nous ne supporterions pas de vivre cette horreur une deuxième fois.

Ce fut à cette occasion que je découvris le vrai visage de ma voisine de gauche, que je renommaï tatie Danielle<sup>3</sup>. Tout commença lorsque, énervée, elle refourgua son plat principal dans les mains de l'hôtesse qui passait par là et lui fit part de ses exigences quant à la cuisson de sa viande, puis refusa une boisson, parce qu'elle n'était pas assez fraîche, et enfin se plaignit de son café imbuvable.

— Au prix qu'on paie !

Le regard de l'hôtesse croisa le mien, et je ne pus m'empêcher de sourire. Afin de m'occuper pendant ce long trajet, je mis mes écouteurs et lançai une comédie musicale sur l'écran devant moi.

Le transit à Los Angeles fut un enfer. À ce stade, j'étais épuisée et un peu paumée. Voyageant seule, je ne pouvais compter que sur moi-même pour cette épreuve consistant à récupérer un ticket après avoir répondu à des questions sur une borne automatique, donné ses empreintes digitales et réalisé une photo flatteuse de soi après plusieurs heures de vol. Au bout de trois tentatives, pressée par les gens qui attendaient, je laissai tomber l'idée d'un cliché

---

2 Citation de la tragédie *Othello, Le Maure de Venise*, de William Shakespeare.

3 Comédie française sortie en 1990 qui relate l'histoire de Danielle Billard, alias tatie Danielle, une grand-tante de 82 ans vraiment odieuse.

avantageux. Une photo tout court, c'était déjà très bien. Je me lançai dans une nouvelle file d'attente, mon ticket en main, et fus enfin reçue par un agent de l'immigration au physique avantageux. L'accueil qu'il me réserva supprima toutefois toute envie de faire plus ample connaissance avec lui. Il se montra expéditif et perdit très vite patience lorsque je ne compris pas ce qu'il attendait de moi. D'un air agacé, il finit par me mimer quel doigt je devais faire passer sur la machine à empreintes digitales. Vexée, je ne le saluai pas en partant. Un ultime passage au contrôle des bagages à main et au scanner corporel, et je pus enfin embarquer. Même avion, même place. Si monsieur Hublot était toujours de la partie, tatie Danielle avait disparu.

Une jeune femme polynésienne, douce et discrète, la remplaça. Je m'endormis peu après la fermeture des portes, lovée sous la couverture fournie par la compagnie aérienne, et ne me réveillai qu'à l'atterrissage de l'avion.

# Chapitre 2

Après presque vingt-deux heures de vol et l'escale à Los Angeles, une nuit à Papeete et un vol intérieur, je foulai enfin le sol de l'aéroport de Bora Bora. Je n'avais pas eu l'opportunité de converser à nouveau avec James Castel. À mon grand soulagement, ses fans s'en étaient chargés pour moi à notre arrivée à Tahiti, à l'aéroport de Faa'a, preuve en était l'attroupement à la sortie de l'avion causé par celui que la presse qualifiait de « nouveau Brad Pitt français ». J'étais venue ici pour faire le vide, me ressourcer et me retrouver, loin de tout ce qui pouvait me rappeler la Métropole. Voir 007 – surnom pour lequel j'avais finalement opté pour désigner James Castel (le trajet avait été très long, dois-je vous le rappeler ?) – me ramenait instantanément à Arya et, inévitablement, à son père et Lucia filant le parfait amour. Or, les oublier était précisément ce qui m'avait conduite jusqu'ici.

Lorsque notre avion à hélices avait survolé l'atoll, j'avais écarquillé les yeux, émerveillée par la vue. Grâce au guide que j'avais acheté, j'avais repéré le mont Otemanu, le point culminant de Bora Bora, ainsi que les trois baies ouvertes sur le lagon. Je contemplai, ébahie, la barrière de récif corallien qui faisait office de digue naturelle. L'île, formée d'un volcan éteint, était recouverte d'une végétation luxuriante d'un vert profond et intense. Tout autour, du bleu aux nuances infinies flirtait avec les plages de sable blanc. Bora offrait une palette de couleurs presque poétique. Je comprenais désormais d'où elle tenait son surnom de « perle du Pacifique ».

Ce fut avec un large sourire fendant mon visage fatigué que je fus accueillie, au son typique des ukulélés, par un groupe de Polynésiens aux voix joyeuses. J'avais déjà eu la chance de découvrir cette tradition à mon arrivée, la veille, à Faa'a. Même si j'avais moins l'effet de surprise et que l'accueil à Bora était moins tonitruant qu'à l'aéroport de Tahiti, il n'en était pas moins savoureux. Je me laissai enivrer par la mélodie entraînante et, après avoir récupéré ma valise, me dirigeai vers l'espace dédié aux touristes. Je repérai le nom du complexe hôtelier où j'allais séjourner pendant un peu plus de deux semaines et fonçai me présenter à la jeune femme brune qui se tenait devant le comptoir à l'effigie de l'hôtel.

— Madame Desjardins ? m'interrogea-t-elle en m'adressant un sourire.

— Oui, c'est bien moi.

— *'Ia ora na*<sup>4</sup> ! Bienvenue à Bora Bora et merci d'avoir choisi le Méridien !

Elle s'empara d'un magnifique collier de fleurs blanches et violettes et me le passa autour du cou. Je souris de plus belle, me réjouissant de l'instant.

*Voilà. Tout est parfait.*

— Venez, je vous accompagne au ponton.

Le capitaine de la navette se saisit de mon bagage et m'invita à prendre place à bord. Lorsqu'il démarra le moteur, je compris que j'étais la seule passagère de cet élégant bateau orné de bois. J'eus l'impression d'être une star de cinéma. Mes pensées dérivèrent alors vers une autre célébrité, je me demandai où James Castel logerait, lui.

*Barre-toi de mon esprit, 007 !* me fustigeai-je.

— Nous atteindrons le *motu*<sup>5</sup> en vingt minutes.

— D'accord.

---

<sup>4</sup> Terme polynésien qui signifie « bonjour ».

<sup>5</sup> Terme polynésien qui signifie « île ».

Les cheveux flottant dans le vent, l'air chaud caressant mon visage, mes lunettes de soleil vissées sur le nez, j'admirai ce qui m'entourait. L'eau était d'un bleu turquoise indescriptible, presque cristallin. Après *cinquante nuances de Grey*, je découvris les cinquante nuances de bleu. Le contraste avec le vert du village de Vaitape était magique. J'inspirai longuement, humant l'odeur des embruns. Plusieurs bateaux naviguaient à nos côtés, jusqu'à ce que le capitaine, dont j'appris qu'il se prénommaient Ataroa, vire de bord. Nous étions les seuls à nous diriger vers le *motu* sur lequel se situait le Méridien, ce qui me conforta dans l'agréable sensation d'être une privilégiée. Je pris de nombreux clichés, immortalisant ces premiers instants magiques. Ces paysages que j'avais maintes et maintes fois vus dans des magazines, des reportages, sur les réseaux sociaux, étaient là, juste devant moi. Pour de vrai. Et ils étaient à la hauteur de mes espérances.

Ce fut à ce moment que je la repérai, celle que j'avais aperçue de tout là-haut, dans l'avion. Ma bouche forma un O de stupéfaction. La barrière de corail ! Une merveille de la nature, qui séparait le lagon du large. Les vagues la percutaient. Freinées dans leur élan, elles revenaient à la charge inlassablement. Leurs assauts étaient vains, car le récif jouait son rôle à merveille, sans faillir, assurant ainsi le calme du lagon. Lorsque j'avais dit que j'avais puisé dans mes économies, ce n'était pas un euphémisme. Je n'avais plus un kopeck de côté. Plus rien. Mais là, à cet instant précis, alors que je contemplais ce spectacle, il me sembla évident que ça valait le coup.

Ataroa me tendit la main pour m'aider à rejoindre la terre ferme. Je m'en saisis volontiers et le suivis jusqu'à l'accueil où m'attendait un délicieux cocktail.

— *Ia ora na*, madame Desjardins ! Je suis Naia, m'annonça l'hôtesse.

— *Ia ora na* !

La délicate Naia me demanda quelques renseignements qu'elle tapa sur son clavier d'ordinateur, puis, à l'aide d'un plan du luxueux

complexe hôtelier, attira mon attention sur les lieux à découvrir : les piscines, les restaurants, le jacuzzi et autres réjouissances. Son accent était adorable.

— Pauro va vous conduire à votre bungalow. Passez un agréable séjour au Méridien.

— Merci beaucoup, Naia.

En suivant le beau Pauro jusqu'au ponton qui menait vers les bungalows sur pilotis, je pris conscience que cela faisait une éternité que je n'avais pas autant souri. Je vivais un rêve éveillé.

Pauro ouvrit la porte de ce qui serait ma demeure pour les jours à venir. Je ne pus contenir le feu d'artifice qui éclatait à l'intérieur de moi et me pâmai devant tant de beauté. Des paillettes plein les yeux, je le remerciai avec un large sourire et laissai exploser ma joie une fois la porte refermée derrière lui.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Je tapai dans les mains et sautillai dans cet appartement immense. Je saisis mon smartphone et mitraillai ma nouvelle demeure de manière compulsive.

— Oh non, dites-moi que je rêve ! m'extasiai-je à voix haute en découvrant au milieu du salon le grand plancher de verre qui m'offrait une vue sous-marine exceptionnelle.

Je m'allongeai sur le ventre, les bras croisés, et admirai les poissons colorés qui défilaient sous mon bungalow.

— Une tortue mariiiiiine !

Photo. Photo. Photo. Rafale de photos.

Un sourire niais semblait avoir décidé de s'installer durablement sur mon visage. Je me redressai, mon arme photographique à la main, et ouvris de manière irréfléchie tout ce qui comportait une poignée : placards, tiroirs et minibar. J'attrapai une bouteille d'eau minérale et en bus quelques gorgées pour me remettre de mes émotions.



Je fis glisser les deux portes latérales situées sur ma gauche et découvris le lit *king size* dans lequel je comptais m'accorder des nuits de sommeil réparateur. Je me jetai en arrière sur le matelas, bras et jambes écartés, et imitai l'ange, heureuse. Depuis ma séparation avec Bertrand, je dormais peu et mal, rongée par les soucis et par ce sentiment affreux d'avoir raté ma vie. J'espérais trouver la paix intérieure ici, ainsi que la formule magique pour redonner un sens à mon existence.

Deux nouvelles portes latérales me conduisirent à une immense salle de bains, équipée d'une douche italienne, mais aussi d'une baignoire. Je déballai la jolie boîte sur laquelle était gravé le logo du Méridien. Je découvris un à un les produits de soin miniatures et les accessoires de courtoisie. Après avoir terminé mon inspection de l'intérieur, je retournai dans le salon et fis coulisser les baies vitrées. J'avançai de quelques pas sur une vaste terrasse privée qui offrait une vue imprenable sur le mont Otemanu. Je m'approchai jusqu'à l'échelle qui me permettrait d'accéder à l'eau.

Voilà, j'y étais. C'était le paradis.



# Chapitre 3

Il était 17 h 30, et le soleil ne tarderait pas à se coucher. Ça tombait plutôt bien, car même s'il était tôt, je me sentais épuisée. Le voyage pour arriver jusqu'ici avait été éprouvant, et je devais encaisser le décalage horaire. Mais, bonne nouvelle, Paris me semblait bien loin. Égale à moi-même, j'avais déjà rangé l'ensemble de mes vêtements selon la méthode de pliage de mon mentor, Marie Kondō<sup>6</sup>. « La vie commence vraiment après avoir mis de l'ordre dans votre maison », disait-elle. Voilà, une fois ma valise planquée sur la plus haute étagère de la penderie, je pouvais officiellement démarrer mes vacances. Douchée et vêtue d'une longue robe d'été, je parvins à quitter le luxe de ma chambre pour m'aventurer dans celui du complexe hôtelier. Mon objectif ? Siroter quelques boissons à base de rhum.

Je m'installai sur un fauteuil, à la terrasse en forme de proue de bateau d'un bar intégralement en bois. La carte des cocktails était prometteuse, et je savais déjà que cet endroit serait l'un de mes favoris. J'essayai d'occulter le fait que j'étais une des rares personnes à ne pas être accompagnée. J'étais entourée de couples de tous âges et de familles regroupant deux, voire trois générations.

*Oui, tu es seule ! Et alors ?!*

Un serveur m'extirpa de mes réflexions en prenant ma commande. J'en profitai pour choisir quelques petites choses

---

6 Personnalité japonaise spécialisée dans le rangement (méthode KonMari) et le développement personnel.

à grignoter, puis me plongeai dans la contemplation du lagon éclairé par les derniers rayons de soleil et de la silhouette du mont Otamanu. Je fermai les yeux pour savourer l'instant.

Mon cocktail ne tarda pas à arriver. J'avais décidé de tester la nouveauté du *bartender* : le Bahamama. Rhum épicé maison, liqueur de café, sirop de gingembre, ananas, *sour mix* et tabasco. J'attendis par politesse que le serveur s'éloigne avant de me jeter dessus. Dès que mes lèvres trempèrent dans le breuvage exquis, j'oubliai carrément mes bonnes manières. Tant pis si j'avais l'air d'une femme qui aurait passé la journée dans le désert sans une goutte d'eau pour se désaltérer ! À ce moment précis, je me moquais de l'image que je pouvais bien renvoyer. Après tout, il s'agissait de mes vacances, alors je faisais bien ce que je voulais ! Et je devais rompre avec cette manie consistant à m'inquiéter du jugement des autres.

Je redemandai d'ailleurs plusieurs autres Bahamamas. Cinq. Ou peut-être six.

Lorsque je commençai à dialoguer avec moi-même, j'en conclus qu'il était temps d'aller me coucher.

*Allez, Alicia, à trois, tu te lèves, tu contournes le fauteuil, et tu marches d'un pas décidé. Avec grâce et dignité. Un. Deux. Trois.*

Ma tête se mit à tourner, il me fallut quelques secondes pour trouver un semblant d'équilibre. Je pouffai de rire en réalisant mon état. J'étais ivre. Non. Pour être plus précise, j'étais bourrée.

*Avance !*

Je m'exécutai.

*Non, pas par là !*

Ah oui, j'étais arrivée par ce chemin.

*Très bien. Continue. Je crois que la chambre est par ici...*

*Ah, t'es sûre ? J'aurais dit que c'était l'allée parallèle, mais si tu le dis !*

*Mais oui, je suis sûre. Tiens, regarde, c'est celle-là !*

*Oui, enfin, ces bungalows se ressemblent tous, hein...*

*Allez, ouvre cette porte. Il faut qu'on aille aux toilettes.*

*Tu ne veux pas qu'on fasse pipi dans le lagon ?*

*Alicia !*

*Oui, hé oh, ça va. Une seconde. Où ai-je mis cette foutue carte ? Ah, la voilà !*

Je la présentai devant le lecteur, sauf qu'il ne se passa rien.

*Grrr.*

J'actionnai énergiquement la poignée comme si la porte allait s'ouvrir comme par magie.

— Ouvre-toi, saleté de porte ! fulminai-je. On a envie de faire pipi !

À ces mots magiques, la porte s'exécuta.

J'accomplis intérieurement la danse de la victoire jusqu'à ce que je réalise qu'un homme se tenait face à moi.

— Madame Desjardins ?!

Je clignai plusieurs fois des yeux, mais l'hallucination était toujours là. Le beau James Castel était dans ma chambre, les cheveux ébouriffés et le regard ensommeillé. Le temps semblait suspendu. La bouche ouverte, je passai en revue son torse nu et musclé, puis la ligne en V dont je ne pouvais que deviner la pointe sous son caleçon bleu vichy. Je me ressaisis avant de baver.

— Le délire ! dis-je à voix haute.

J'approchai les mains vers son visage et le palpai du bout des doigts.

— On dirait le vrai !

Il me saisit délicatement par les poignets, semblant à la fois surpris et inquiet.

— Qu'est-ce que vous faites là ? m'interrogea-t-il. Est-ce que vous allez bien ?

Quant à moi, j'éclatai de rire.

— Rassurez-vous, je vais très bien ! J'ai juste bu un peu trop de cocktails et j'aimerais aller dormir.

Je me penchai vers lui et chuchotai, sur le ton de la confidence :

— Et puis, je voudrais surtout aller pisser. Vous voulez bien vous barrer de mon esprit ?

— O... K...

Je le poussai et il s'écarta, l'air abasourdi. Il passa nerveusement la main dans ses cheveux bruns épais tandis que je filai dans les toilettes.

Je soupirai. Il était temps. Un peu plus, et je me soulageais devant la vision de cet homme si sexy.

— James ? T'es encore là ?

*Bah quoi ? Je peux bien appeler le fruit de mon imagination par son prénom et le tutoyer !*

— Euh, oui.

— J'aimerais bien aller me coucher maintenant.

Je me regardai un moment dans le miroir et remuai la tête, prenant subitement conscience que j'étais en train de faire la conversation avec une hallucination. Je me lavai les mains et cherchai dans ma trousse de toilette la crème au monoï que j'avais achetée à Papeete.

*Tiens, elle n'était pas comme ça ma trousse, si ?*

— Madame Desjardins ?

Peu à peu, une idée saugrenue fit son chemin dans mon esprit.

— Oui ?

Je répondis d'une voix hésitante et ouvris silencieusement la porte coulissante qui débouchait sur la chambre pour vérifier certains détails.

Ma valise bleu ciel n'était plus rangée dans le placard à son emplacement réservé. Des chemises d'homme étaient suspendues à la place de mes tenues légères. Et mes nu-pieds avaient disparu, remplacés par des baskets en tout genre.

Le petit doute qui subsistait s'envola quand je découvris la combinaison de plongée et les palmes gigantesques.

Je me pinçai très fort, tellement fort que je dus étouffer un cri de douleur.

*Merde. C'est impossible ! Je n'ai pas pu me tromper de chambre et entrer dans celle de 007. Qu'est-ce qu'il fout dans le même hôtel que moi ? Qu'ai-je fait dans une vie antérieure pour mériter ça ? C'est la faute à ce maudit karma, je ne vois pas d'autre explication.*

*Allez, ma fille, ressaisis-toi !*

Si j'avais appris quelque chose dans ma désastreuse existence, c'était que, lorsque tu étais au fond du trou, il fallait rester digne et transformer une grosse bourde en un non-événement. Ce fut la raison pour laquelle je me redressai et que, tête haute et épaules en arrière, j'apparus dans le salon. Sans ciller, je m'adressai à 007 :

— Merci pour les toilettes. Et désolée pour le dérangement.

Instinctivement, je m'inclinai.

*Mais pourquoi tu fais une révérence, idiotte ??*

*Parce que je suis encore bourrée, figure-toi. Et puis, tout ça, c'est de ta faute. Je te l'avais bien dit que tu t'étais trompée d'allée.*

*Oh, ça va, hein. Si je suis là, c'est parce que tu as trop picolé. Et y a que les ânes qu'on force à boire !*

*Grrr.*

Sur le chemin du retour, je ne titubais plus. Ma petite mésaventure avait au moins eu cet avantage de me faire dégriser à grande vitesse. À chacun de mes pas, je me refis le film de cette journée, qui avait pourtant commencé sous les meilleurs auspices, avant de tourner au désastre.

En résumé, j'étais partie à l'autre bout de la terre pour me reconstruire et j'y avais retrouvé quelqu'un que je connaissais. Sur la même île. Dans le même hôtel. La même semaine. Je l'avais appelé par son prénom comme si on avait élevé les cochons ensemble. Oh, mon Dieu ! Je lui avais carrément palpé le visage ! Et je lui avais dit que je devais aller PISSER. La classe !

— Chier. Chier. Chier. Eh merde ! grognai-je.

*Putain de karma.*

Arrivée devant – je l’espérais – *mon* bungalow, je passai ma carte sur le lecteur d’une main tremblante. Même si la porte se déverrouilla aussitôt, j’entrai avec précaution, tenant à vérifier que j’étais cette fois au bon endroit. Une fois rassurée, j’ôtai ma robe et mes tongs, puis savourai le contact de mes pieds nus sur le sol encore tiède de la terrasse. Je m’agrippai à l’échelle et descendis une à une les marches qui me permettaient de rejoindre l’eau tranquille du lagon. Je m’allongeai dans l’étendue bleue, en étoile, laissant mon corps se détendre à la surface, écoutant le silence de l’univers marin, me coupant du reste du monde.

Je repensai à mes doigts en train de palper James Castel. Il avait dû me prendre pour une demeurée !

*Au moins, il va se tenir à l’écart.*

Je pouffai de rire. Voir le verre à moitié plein. Toujours.



# Chapitre 4

J'ouvris un œil, puis l'autre. Le visage de 007 apparut aussitôt dans mon esprit. Eh merde. Ce que je croyais était-il vraiment arrivé ?

*Évidemment que c'est arrivé ! T'es une catastrophe ambulante, même à l'autre bout du monde !*

Je me redressai d'un coup. Trop vite. Je me rallongeai et fis un état des lieux : bouche pâteuse, vertiges, nausées. J'avais une gueule de bois !

Je sentis monter des larmes de honte. Je secouai la tête avant qu'elles ne parviennent à destination. Pas question de me laisser aller. Rien ne devait m'atteindre pendant ce voyage. Je me claquai les joues à plusieurs reprises pour remettre mes idées en place et me levai pour ouvrir la baie vitrée. Je sortis sur le ponton et inspirai profondément, contemplant le lagon et la barrière de corail. Derrière elle, l'océan s'étendait à perte de vue. Le calme environnant m'apaisa comme par magie.

*Allez, haut les cœurs !*

Aujourd'hui, une belle journée m'attendait. Je partais en excursion à bord d'une pirogue. Je décidai de faire l'impasse sur le petit déjeuner, sceptique quant à la capacité de mon estomac d'accepter quoi que ce soit. Et puis, je n'avais plus assez de temps pour me faire livrer dans ma chambre. Mieux valait mettre toutes les chances de mon côté : ne pas aller au buffet de l'hôtel m'éviterait de croiser 007.

Ce fut enduite de crème solaire et vêtue d'un maillot de bain, d'un short et d'un T-shirt anti-UV que j'embarquai sur la pirogue avec d'autres touristes. Casquette vissée sur la tête, cheveux attachés en queue-de-cheval et lunettes de soleil sur le nez, je me laissai enivrer par l'air iodé et savourai la brise qui fouettait mon visage.

Je craignis un instant d'être maudite jusqu'au bout et qu'il se pointerait à *mon* excursion, mais lorsque le bateau partit, il n'y avait heureusement aucun James Castel à bord.

Deux femmes de mon âge prirent place à mes côtés. L'une d'elles avait de longs cheveux blond vénitien. De jolies taches de rousseur parsemaient ses pommettes et l'arête de son nez était retroussée. Du haut de son petit mètre soixante, elle débordait d'énergie et souriait à pleines dents. L'autre semblait plus posée et plus discrète. Cheveux châains, air sérieux, sourire timide, elle se tenait bien droite et ses vêtements étaient bien moins colorés que ceux de son amie. Je ne résistai pas à la tentation de les écouter, finissant par éclater de rire en entendant les mésaventures de la pétillante rousse depuis son arrivée ici.

— Tu vois, même les inconnus se foutent de ma gueule ! dit-elle à son amie.

Je blêmis.

— Oh, pardon, je suis désolée. Je ne me moque pas, je vous assure ! déclarai-je. C'est juste que, question malchance, je viens de trouver une adversaire redoutable !

Ma répartie sembla l'amuser, puisqu'elle m'adressa un grand sourire.

— Ah oui ? Allez-y, je vous écoute ! me défia-t-elle, croisant les bras, les sourcils froncés.

Je me raclai la gorge. Devais-je vraiment tout lui raconter, au risque de passer pour une poissarde qu'il valait mieux ne pas approcher ? Je choisis de botter en touche.

— Pour être honnête, j'ai parcouru tous ces kilomètres pour justement oublier toutes mes casseroles. Ne m'en veuillez pas, mais je préfère ne pas y repenser !

Je fis une mimique navrée.

— Est-ce que c'est pire que de se faire mordre par un poisson pendant du *snorkeling*<sup>7</sup> ? Pire que de se faire vomir dessus par un enfant qui n'est pas le vôtre dans l'avion et passer le trajet avec une odeur affreuse sur les fringues et dans les cheveux ?

Je me remis à rire, repensant à la pauvre voisine de monsieur Vomito qui avait connu la même galère.

— Oui, la rassurai-je.

Son amie fit les présentations.

— Moi, c'est Sarah et la catastrophe ambulante, c'est Margot.

Son timbre grave collait parfaitement avec son physique.

— Enchantée, dis-je. Alicia.

Sarah changea de place pour se mettre en face de moi.

— Eh bien, Alicia, peut-être qu'un de ces soirs, nous arriverons à te convaincre de partager avec nous quelques-unes de tes anecdotes !

Elle avait d'ores et déjà adopté le tutoiement.

— Je ne vous promets rien, avouai-je avec un grand sourire.

— Tu viens d'où ? me questionna Margot, me tournant légèrement le dos pour regarder l'horizon.

— De Paris. Et vous ?

— De Lille. Tu voyages avec qui ?

— Toute seule. Je suis... divorcée, précisai-je après m'être éclairci la voix.

Je changeai immédiatement de sujet.

— Et vous, vous voyagez toutes les deux ?

---

<sup>7</sup> Activité consistant à observer les fonds marins avec un minimum d'équipement (en général, un masque, un tuba et des palmes).

À ce stade, j'ignorais si elles étaient de simples amies ou plus que cela. La réponse à cette question me permettrait d'en savoir davantage à leur sujet.

— On est venues avec nos chéris. Ils sont partis faire de la plongée.

Depuis peu, cette activité me ramenait à 007.

— On dirait que c'est incontournable, ici. Vous ne les accompagnez pas ?

Je regardai tour à tour Sarah et Margot.

— Ça nous arrive, me répondit cette dernière. Mais un de nos potes nous a rejoints hier soir au Méridien. On a préféré les laisser savourer leurs retrouvailles entre mecs.

— Vous êtes au Méridien ! m'exclamai-je. Moi aussi !

— Le monde est vraiment petit.

Cette phrase propulsa mes pensées vers James Castel. Encore. L'embarras dut déformer mes traits, car Sarah s'inquiéta aussitôt.

— Ça ne va pas ?

Elle se pencha en avant et posa la main sur mon avant-bras, geste qui trahissait probablement un de ses traits de caractère : l'empathie.

— Si, si. J'ai juste fait un truc horriblement gênant hier, et cette phrase, là, « le monde est vraiment petit », vient de m'y faire repenser.

Je grimaçai de plus belle.

— Gênant, gênant ?

J'acquiesçai d'un signe de tête et me frottai le front du bout des doigts.

— Pire que de se faire surprendre en plein ébat sexuel par ses beaux-parents ? s'enquit Margot, toujours curieuse de savoir laquelle de nous deux détenait la palme de la catastrophe.

— Euh, pas sûr, non, pouffai-je.

— Rho, allez, vas-y, raconte-nous au moins cette histoire, me supplia Margot. Si ça s'est passé hier, ça n'a rien à voir avec ce que tu as laissé à Paris, donc ton excuse est irrecevable !

Je fis la moue et me laissai finalement convaincre.

— Bon, pour faire court, j'ai commandé un peu trop de cocktails dans la soirée et je me suis trompée de bungalow en rentrant. C'est un homme qui m'a ouvert. Figurez-vous que je le connais.

Toutes deux buvaient mes paroles, les mains agrippées au rebord de leur siège. Je poursuivis mon histoire rocambolesque :

— Nos filles sont dans la même école, à Paris. J'étais tellement cuite que j'ai cru que mon imagination me jouait des tours. C'est vrai, quoi, quelles sont les probabilités d'atterrir dans la chambre d'un papa d'école, à l'autre bout de la planète, hein ? me désespérai-je.

Elles avaient plaqué une main sur leur bouche, les yeux écarquillés et rieurs.

— Bref, continuai-je, hésitante. Comme j'étais persuadée d'halluciner, je l'ai appelé par son prénom, tutoyé, je lui ai même palpé le visage. Et puis, je lui ai annoncé que je devais aller urgemment vider ma vessie, mais en des termes bien moins élégants. C'est en voyant ses affaires que j'ai compris que je ne rêvais pas du tout.

Je me pinçai le nez, me remémorant ce moment honteux. Margot et Sarah me fixaient d'un air hébété et explosèrent de rire.

— Tu déconnes, hein ? me demanda la première. Ce n'est pas vrai ?

— Si seulement, me lamentai-je.

Sarah, les jambes croisées, avait posé son menton sur son poing. Elle enchaîna :

— Comment tu t'en es sortie ?

— Par une révérence, dis-je sur le ton de l'évidence.

— OK, je te l'accorde, c'est très gênant.

— Je vous l'avais dit ! confirmai-je en écartant les bras, dans un geste d'impuissance.

— Bon, allez, ce n'est pas si grave, dédramatisa Sarah. Si ce gars est intelligent, il fera comme si rien n'était arrivé. Oublie cette histoire et profite de cette excursion magnifique, d'acc' ?

— Et ça commence maintenant ! s'enthousiasma Margot, se redressant pour nous montrer du doigt la première étape de notre sortie.

Je tournai la tête dans la direction indiquée et constatai que plusieurs bateaux étaient immobilisés dans le même secteur du lagon. Excitée comme une puce, je me mis debout, puis me penchai par-dessus bord pour observer les vacanciers qui nageaient au milieu des raies pastenagues et des requins à pointes noires.

Lorsque notre embarcation s'arrêta, j'enlevai mes vêtements pour me retrouver en maillot de bain. Impatiente, j'ouvris mon sac, m'emparai de mon matériel d'exploration marine, et sans plus attendre, descendis l'échelle. Sarah et Margot me suivaient. Je lâchai un soupir de satisfaction en glissant dans l'eau chaude. Les raies ne tardèrent pas à encercler notre trio, déclenchant chez nous de larges sourires extatiques. L'une d'elles était particulièrement câline, quémendant presque nos caresses. Je ris lorsqu'elle pivota sur le côté et dévoila sa bouche ventrale. Je fus en revanche moins à l'aise lorsque les squales vinrent jouer les curieux. Je m'éloignai doucement d'eux, me rappelant les avertissements de notre guide. Si cette espèce n'était pas dangereuse, mieux valait tout de même rester à l'écart. La joie illuminait nos visages. Une petite fille, d'abord apeurée par les raies joueuses, riait aux éclats après avoir surmonté sa peur de les toucher. J'aurais tant aimé partager ça avec Arya... Sarah remonta dans la pirogue pour prendre quelques clichés de Margot, puis gentiment, proposa de me photographier aussi. J'acceptai volontiers. À défaut de vivre cet instant incroyable avec ma fille, je pourrais lui montrer ce que je venais d'expérimenter.

Le reste de la journée fut tout aussi magique. Escale sur l'unique *motu* public de Bora pour déguster un déjeuner succulent préparé sur place par l'équipe organisatrice, *snorkeling* dans un spot incroyable, appelé l'aquarium, où nous évoluâmes parmi une multitude de poissons tropicaux. Enfin, clou du spectacle, nous nageâmes avec des raies léopard.

Ce moment de grâce, alors que je m'étais équipée de palmes, d'un masque et d'un tuba, resterait à coup sûr gravé à jamais dans ma mémoire. Notre groupe suivit pendant quinze bonnes minutes le ballet des raies noires à taches blanches qui semblaient plus voler que nager. Leur danse était tellement belle et reposante. J'aurais pu les observer pendant des heures tant le spectacle qu'elles nous offraient était captivant. Tout était si calme, si silencieux. Je savais que dans les moments de stress qui surviendraient dans ma vie, il me suffirait de repenser à cette douce expérience pour retrouver la paix intérieure. Et rien que pour cette raison, ce voyage était déjà une réussite.

Sarah, Margot et moi regagnâmes le Méridien, épuisées par le soleil de plomb et par les émotions qui nous avaient submergées, mais heureuses. Notre sourire en était la preuve irréfutable. Mon smartphone était riche de photos immortalisant l'excursion et moi, j'étais gorgée de souvenirs qu'il me serait impossible de relater à leur juste valeur.

J'allais leur souhaiter une bonne soirée lorsque Sarah me devança :

— Je vais me doucher. On se donne rendez-vous dans une heure au *pool bar* pour un cocktail ?

— Ça marche ! enchaîna Margot.

Toutes deux se tournèrent vers moi, attendant ma réponse.

— C'est que je ne veux pas vous déranger...

Je craignais qu'elles m'aient proposé de me joindre à elles par pure politesse. Sarah posa une main sur mon épaule.

— Il faut que je te donne quelques petites informations à notre sujet. Premier point : lorsqu'on a un truc à dire, on le balance, sans prendre de gants. Et je peux te dire que tout le monde n'apprécie pas ce que je considère être une qualité. Deuxième point : on ne se force jamais à faire quelque chose dont on n'a pas envie. Troisième point : on ne te lâchera pas avant de connaître l'étendue de tes casseroles parisiennes.

Elle m'adressa un clin d'œil et tapa dans la main de Margot.

— Allez, à tout' ! lança cette dernière.

Elle tourna les talons en parfaite synchronisation avec sa complice, me laissant dans l'impossibilité de me défiler.

Tant mieux ! La soirée serait bien plus sympa en leur compagnie !